

# Repenser la Masculinité,

## Conférence de *Jean-Philippe Trottier* du 14 mai 2015 au Montmartre

Permettez-moi de commencer avec trois faits rapportés par les médias. La réaction masculine à ceux-ci est symptomatique. Tout d'abord, une déclaration servie par notre ancienne gouverneure générale, Michaëlle Jean : « Quand les femmes se penchent sur un problème, elles ne le font pas que pour elles-mêmes, mais pour le mieux-être de tous. Elles ont des façons de travailler entre elles qui leur sont propres, et des valeurs différentes. » (Magazine hors série *Entrepren dre*). Ensuite, la tenue, début avril, d'une manifestation anti-austérité à Montréal où la présence masculine était interdite. Finalement, le récent tsunami de réactions face à l'affaire Ghomeshi qui, parallèlement au torrent de témoignages féminins de viol, a vu la plupart des hommes dotés d'une tribune publique se vautrer dans l'autoculpabilisation ou le silence. Ceci, alors que les faits n'avaient pas été avérés.

Je dis symptomatique car face à des constats d'ineptie masculine, presque personne ne réagit si ce n'est pour grossir le trait, en tout cas pas pour souligner l'injustice. À l'inverse, dans le cas d'ineptie féminine, je vous laisse deviner les réactions. Où est donc passée la parole masculine? Et, de façon plus large, dans le contexte actuel de revendication d'égalité entre les sexes, que devient la parole masculine?

Parler de l'homme, du sujet masculin, est une entreprise délicate de nos jours et dans notre culture. La raison est double et elle est bien simple : d'une part, l'être masculin n'est plus aussi évident que par le passé, d'autre part, il est de tradition que les hommes

ne parlent pas ou très peu d'eux-mêmes. Dans le film *L'Heureux Naufrage*, Eric-Emmanuel Schmitt dit quelque chose comme : « Quand un garçon adolescent demande à son père quel est le sens de la vie, le père se tait ». Une parole ou un comportement qui paraissait comme allant de soi par le passé n'est donc plus aussi évident. J'ajoute que peu d'hommes ont pris la mesure de cette désaffection (un terme à nuancer quelque peu, certes, quand on voit l'implication croissante des pères auprès de leurs enfants ou encore le succès d'auteurs sur le masculin tels que Guy Corneau).

Les difficultés sont nombreuses et j'en énumérerai quelques-unes seulement, en guise d'introduction. Elles sont d'ordre anthropologique, idéologique, historique et culturel.

Anthropologique : Tout d'abord, l'homme blanc, hétérosexuel, héritier du fond culturel chrétien a servi de modèle universel pendant très longtemps, aux plans juridique, économique, politique, militaire, etc. La femme, le Noir, l'homosexuel, le non-Occidental en général, ont été relégués aux marges du discours public officiel, ce qui ne veut pas dire automatiquement qu'ils n'ont eu aucun pouvoir. Mais ce pouvoir, quand ils l'ont eu, ils l'ont exercé de façon informelle, de telle sorte que les histoires officielles et les dictionnaires n'en font pas ou peu état. Ce pouvoir est donc resté en pointillé. Pour l'homme, assuré d'être le pivot du monde, il ne lui était pas nécessaire de se penser comme homme, mais plutôt comme sujet ou modèle universel. L'intime, l'émotionnel était du domaine féminin.

Idéologique. Ensuite, un siècle de féminisme a vu la femme conquérir peu à peu les mêmes droits dont jouissait l'homme blanc hétérosexuel occidental. Cette idéologie a constitué un discours dont beaucoup d'hommes, soucieux de justice et sincèrement favorables à ces luttes, n'ont pas saisi les risques de dérapages. Ces risques, il va sans dire, ne sont pas propres au féminisme mais sont communs à toute idéologie parvenue à maturité et qui est tentée par l'excroissance. Je vous cite à ce sujet un passage d'un ouvrage de Jean Grenier, professeur d'Albert Camus, paru en 1938 sous le titre *Essai sur l'esprit d'orthodoxie* : « une croyance en s'implantant dans une société s'organise et se défend comme une plante qui étend ses racines jusqu'à ce qu'elle trouve de l'eau, recouvre sa tige d'écorce, tourne ses feuilles vers le soleil, enfin use de tous les moyens pour se développer et repousse avec intransigeance tout ce qui ne peut pas l'y aider. L'orthodoxie est donc une suite fatale de toute croyance qui réussit; ou, en tout cas, elle est une tentation à laquelle peu de croyances résistent. » L'idéologie, ou l'orthodoxie féministe est devenue un discours articulé et généralisé mais qui accepte difficilement de dialoguer, même dans les très rares cas où un vis-à-vis cherche une discussion critique. Au contraire, on a l'impression d'une dynamique vouée à la conquête perpétuelle (faute de quoi cette conquête risquerait de laisser place à un effondrement). Encore une fois, c'est un aboutissement commun à toute orthodoxie. Mais l'essentiel, pour mon propos, est un constat d'absence de contre-discours qui viendrait équilibrer la vision du monde telle que définie par le féminisme. Cela, les hommes en font peu de cas, les intellectuels et les journalistes surtout.

Historique. Troisièmement, deux guerres mondiales dévastatrices, les luttes d'indépendance des anciennes colonies, la guerre froide ont mis à mal l'idée d'une civilisation universelle telle que définie par l'Occident. Cet Occident universel est de plus en plus battu en brèche par les nouvelles élites d'ailleurs qui revendiquent à juste titre leur autonomie et leur capacité de se nommer elles-mêmes et de nommer le monde, ce qui implique également la possibilité de nommer l'Occident avec des mots non-occidentaux. Voyez par exemple les violentes convulsions qui agitent les mondes musulmans ou bien l'essor de la Chine qui vient de mettre sur pied la Banque Asiatique de financement des infrastructures, pour faire pièce au FMI et à la Banque Mondiale, jugés trop atlantistes. Cet Occident constitue de moins en moins le centre de pouvoir universel qui impose ses normes, son langage, ses modes de production. Il devient un parmi d'autres. Perdant ce titre de centre du monde, comment peut-il s'appréhender lui-même en dehors de ses schèmes universalistes traditionnels? Autrement dit, comment peut-il se définir comme mode particulier d'exprimer et d'assumer le monde? La question rejaillit forcément sur l'homme qui est appelé à assumer sa place en tant qu'homme et face à la femme.

Difficulté d'ordre culturel. Enfin, il y a eu rupture du lien traditionnel avec le passé, consommé par la Première Guerre mondiale et trouvant tellement d'exemples dans le foisonnement d'écoles artistiques en musique, architecture, peinture, poésie, littérature. Cette rupture a libéré des potentiels culturels inouïs; mais la facture a été la perte d'unité, le doute sur soi-même, la culture du soupçon illustrée par les œuvres de Nietzsche ou de Freud, notamment, et que l'on retrouve aujourd'hui sous forme de perte de mémoire, de

dévaluation des bases qui ont fondé l'Occident, de repentance face aux autres aires culturelles.

Bref, rien n'est plus acquis comme « dans le bon vieux temps » et nous nous trouvons face à cette obligation de nous réinventer perpétuellement. C'est exaltant et angoissant tout à la fois. Angoissant car notre passé, ou la lecture que certains nous infligent à répétition, revient nous hanter tous les jours avec son lot de récriminations, de réclamations et de réparations amplifiées par une sensibilité victimaire ambiante dont le seul exclu est l'homme blanc hétérosexuel occidental. Mais aussi exaltant, car cette mise à plat appelle un renouveau à partir de bases plus fondamentales, plus archétypales. Nous n'avons le choix que d'être authentiques, en essayant d'éviter les deux écueils que sont la culpabilité occidentale totale ou l'exaltation occidentale totale. Ou encore : la culpabilité totale de l'homme ou l'exaltation totale de l'homme.

Effectivement, je pense que l'homme, le sujet masculin hétérosexuel occidental, naguère affecté du fardeau de l'homme blanc, est le point focal de cet *aggiornamento*. Ainsi, se poser la question de ce sujet masculin, de sa place dans le monde, de son ancrage ou se poser la question de l'Occident et de sa place par rapport aux autres sphères culturelles revient peu ou prou à la même chose. La difficulté tient au changement de paradigme fondamental : de sexe ou de culture normatifs et valables universellement, on est désormais passés à une étape où il est obligatoire de parler de sexe ou de culture ancrés, enracinés dans le particulier. Car, ce qui était vrai pour l'homme l'était nécessairement pour tous et ce qui était vrai pour l'Occident l'était tout autant pour les autres. Désormais,

la prise de parole masculine ou occidentale ne vaut que pour les intéressés... lorsqu'on la leur permet.

Cela ne veut pas dire que la femme n'a pas son mot à dire. Au contraire. Du reste, le féminisme (les féminismes) s'est amplement exprimé depuis un siècle, sans que l'homme réagisse. Et il était nécessaire qu'une telle idéologie apparaisse. Seulement, il me semble que le temps est venu pour l'homme de dire son mot, non pas pour revenir en arrière mais davantage pour prendre le relais, pour chanter sa partie au sein d'un duo, si tant est que l'autre partie veuille bien sortir de son monologue, pour faire référence à la mauvaise pièce de théâtre les *Monologues du Vagin*, d'Eve Ensler.

Nous nous concentrerons donc sur la situation de cet homme face au sujet féminin, laissant de côté les rapports Blancs-non-Blancs, Occident-non-Occident, etc.

L'homme doit donc repenser son être masculin selon de nouveaux critères, moins abstraits, plus incarnés. Il doit en quelque sorte partir de lui-même, de son expérience immédiate, de ce qu'il perçoit de lui-même dans sa vie quotidienne, intime. Commençons alors par le commencement et voyons une liste de détails qui me frappent toujours et qui me font penser que cet être masculin est quasi inexistant pour l'instant, du moins est-il toujours typé selon le mode traditionnel du dominant. Ou peut-on y voir des invariants qui dépassent le cadre culturel lié à une époque donnée?

Souffrance et mort

. L'itinérance : ce phénomène est rarement évoqué au masculin mais quand des femmes deviennent itinérantes, on parle d'itinérance au féminin. Idem du décrochage scolaire.

. Le suicide masculin est généralement lié à homosexualité, à la drogue/alcoolisme, mais surtout pas à la masculinité; le suicide féminin est davantage lié à vulnérabilité féminine. C'est une femme qui se suicide, ce n'est pas un homme qui se suicide, c'est un homosexuel, un autochtone, un toxicomane. De deux choses l'une : il est interdit de parler de souffrance ou de vulnérabilité proprement masculines ou bien l'homme et la mort ont davantage partie liée que la femme et la mort, la femme étant plus près de la vie. L'homme serait-il toujours le même défi immémorial lancé contre la mort, avec laquelle il se mesure?

. Quand survient un accident, on peut lire par exemple l'intitulé suivant : 10 morts dont deux femmes et un enfant. Qui sont les sept autres? Des martiens, des poireaux, des éponges, des chats? Là encore, la mort est-elle connaturelle à l'homme et plus contraire à la femme ou bien la vulnérabilité masculine est-elle un tabou? Je vous laisse évaluer la mortalité liée à l'engagement des forces canadiennes en Afghanistan, où les hommes l'ont emporté haut la main sur les femmes, malgré les appels égalitaristes à servir dans les forces armées.

## Violence

. Infanticide : j'ai lu dans des médias très sérieux que, dans cette triste occurrence, la mère veut généralement épargner sa dépression à son enfant alors qu'homme se venge de sa femme. Autrement dit, selon le sexe, l'infanticide serait altruiste ou égoïste.

. Un homme de pouvoir domine, une femme de pouvoir dialogue. Encore une fois, le vieux débat entre hiérarchie et égalité (cf la citation de Michaëlle Jean ci-dessus).

. Un homme qui se défend contre une femme ou une femme qui attaque un homme sont deux choses presque impensables. On aura tendance à conclure que l'homme qui se défend attaque et que la femme qui attaque se défend.

. Violence conjugale : la femme est presque toujours victime, l'homme presque toujours agresseur. (cf la page surréaliste du Ministère de la santé et des services sociaux consacrée à la violence conjugale :

[http://www.msss.gouv.qc.ca/sujets/prob\\_sociaux/violenceconjugale.php](http://www.msss.gouv.qc.ca/sujets/prob_sociaux/violenceconjugale.php) )

## Discrimination

Il y a des centres de conditionnement physique réservés aux femmes. Y en a-t-il de réservés aux hommes? Cela me rappelle l'histoire du bar homosexuel Le Stud en 2007, à Montréal : une femme s'étant assise à la terrasse s'était fait dire que l'endroit était réservé aux hommes homosexuels. Indignation de la cliente et, par automatisme, d'Internet. Y a-t-il une réaction semblable concernant les centres de conditionnement physique féminins? La garde d'enfants est presque exclusivement accordée à la mère. Le père doit faire la preuve qu'il est un très, très, très bon père. La mère est-elle soumise aux mêmes exigences?

Le code civil napoléonien a signé la minorisation de la femme et cela a été décrié, à juste titre, à maintes reprises. Mais quid de la boucherie masculine napoléonienne et de la conscription forcée où des soldats arrachaient les adolescents masculins des chaumières françaises? La saignée démographique masculine est un détail de l'histoire.

Tous ont à la bouche le mot « misogynie » : mais tous connaissent-ils le mot « misandrie » qui signifie la haine de l’homme? Quand un mot n’est pas connu, la réalité qu’il décrit existe-t-elle ou non?

Statistiques sur les inégalités de salaire ou de traitement en santé : quand les femmes gagnent moins il faut continuer la lutte, mais quand elles sont mieux traitées par le système de santé, pourquoi ne parle-t-on pas de discrimination (je vous renvoie au rapport Rondeau : <http://publications.msss.gouv.qc.ca/acrobat/f/documentation/2004/04-911-01rap.pdf>)?

L’impression qui se dégage de cette énumération est que si déséquilibre il y a, il ne penche pas automatiquement en défaveur de la femme, contrairement à la perception dominante. L’homme paie une lourde part alors qu’un soupçon de violence, de carence morale et d’incapacité affective semble l’affecter. Plus généralement, peut-on conclure que l’homme traverse une période de purgatoire, alors que la femme continue sa libération? S’il faut se féliciter de la seconde proposition, doit-on pour autant applaudir à la première et la maintenir? Et s’il est avéré que l’être masculin est coloré par cette carence morale, comment s’étonner alors que tant d’hommes ne parlent pas et préfèrent déployer leurs activités dans des domaines neutres où l’affection masculine entre peu en jeu? À cet égard, faites le compte des intellectuels, penseurs, universitaires et journalistes masculins qui parlent d’économie, de politique, d’écologie, de souverainisme, de parole ou d’affection masculine, ou qui osent une pensée critique face au féminisme. Les premiers sujets sont moins risqués...

Il y a bien d'autres occurrences où l'on pourrait s'interroger sur l'absence du sujet masculin. Mais je ne suis ni sociologue ni statisticien. Je m'étonne seulement de certaines absences, étonnement qui n'est pas encore arrivé sur les radars de la sensibilité sociale, académique ou médiatique. Étonnement qui peut passer, faute de mieux, pour une nostalgie « patriarcale » et un refus des libérations modernes dont on connaît le potentiel dogmatique.

Je m'interroge donc sur la nécessité pour l'homme de trouver une nouvelle assise, ce que lui disputent notamment certains courants du féminisme, occupés à entretenir et à noircir le sujet masculin sous couvert d'une égalité qui ne vaut que dans le Bien et non dans le Mal. Les hommes, dans leur très grande majorité, sont occupés aux « vraies questions » : économique, politique, indépendance du Québec, sport, etc. Ils relèguent à la sphère intime et privée le monde des émotions, de la souffrance, de la recherche de soi. Autant d'histoires de « bonnes femmes », comme ils disent avec condescendance, si ce n'est avec une obscure gêne. N'avez-vous du reste jamais été surpris de voir chez le psy une majorité de femmes, dans les conférences sur la vie de couple une majorité de femmes, chez le médecin une majorité de femmes? Allez même faire un tour au rayon sous-vêtements masculins : il y a davantage de femmes (à l'inverse, imaginez des hommes au même rayon féminin : on soupçonnerait des tendances voyeuristes, voire pire). Comme si l'homme était incapable de vulnérabilité, de doute, de maladie, de fantaisie. Ou comme si on l'en privait et qu'il avait docilement intégré la leçon. Tout est conçu pour lui comme si le monde était un donné indubitable, stable, prévisible, univoque, un genre de terrain de

jeu fait à sa mesure. En somme, l'homme est un bloc solide, dans le discours officiel. C'est très pratique, pour les détracteurs.

Ainsi, malgré les appels égalitaristes à abolir le patriarcat, nous sommes toujours en plein patriarcat, même si peu le soulignent. Pis, ce patriarcat est entretenu. La vertu et la vulnérabilité féminines ont pour corollaire la violence et la solidité masculines. Le statut de victime ne penche pas du côté masculin. Or, les choses sont plus nuancées. C'est ce qui m'a poussé à écrire un testament spirituel d'un père à son fils.

Au lieu d'écrire un essai sur la question, j'ai préféré écrire un témoignage en m'inspirant d'auteurs tels que Rilke (*Lettres à un jeune poète*) et Sénèque (*Lettres à Lucilius*) pour aboutir à un livre mettant un père et sa paternité face à un fils qui ne reçoit plus sa parole. Entre ces deux hommes, le lien traditionnel, le lien archétypal et le lien affectif sont au mieux escamotés, au pire détruits. Il n'y a plus de transmission, plus de passation, plus d'intronisation, plus d'initiation. Le fils est muré dans son ressentiment, le père ne peut donc que témoigner de ce qu'il a vécu, de ses errances, de sa solitude et de sa sérénité durement acquise. Ce dernier écrit une série de 28 lettres sur divers sujets et qui constituent en quelque sorte un testament spirituel. Autant de bouteilles à la mer que le fils est libre de recevoir ou de rejeter. L'essentiel pour ce père, pour cet homme, est d'avoir accompli un devoir primordial de transmission et d'institution. Il a écrit en tant qu'homme, avec son sang pour ainsi dire. Le reste ne lui appartient plus. Précision importante : le père qui écrit est un personnage fictif. Le fils également, mais il n'intervient pas, de toute façon.

Je ne m'attarderai pas à tous les sujets. Je me bornerai seulement à en évoquer quelques-uns : la tradition, le féminisme, le tueur, l'homosexualité. Pourquoi ces quatre sujets ? Parce qu'il y a là une cristallisation d'éléments qui mobilisent des réalités masculines.

Pour la tradition (ce qui donne sens et unité à la succession temporelle), je reviens à la citation d'Éric-Emmanuel Schmitt : « Quand un garçon adolescent demande à son père quel est le sens de la vie, le père se tait ». Autrement dit, le père n'introduit plus à un ordre supérieur qui dépasse le cadre immédiat de la famille et de la mère. Le sens de l'histoire (mémoire longue), des ancêtres, de l'institution (littéralement « mettre debout »), de la transcendance est remplacé par la dimension horizontale de la fratrie des gangs de rue, de la fratrie homosexuelle avec leurs codes et rites d'initiation.

L'Église catholique garde, pour sa part, l'idée de la succession apostolique, de l'ordination sacerdotale, du « non », de l'ordre et de l'introduction à une réalité supérieure, christique, par le sacrifice eucharistique. Peu importe au demeurant que le prêtre ait abusé de son pouvoir à l'occasion car le sacerdoce est avant tout service et effacement.

Pour le féminisme, l'homme traditionnel fait face à une idéologie dont il est à la fois le modèle à imiter et le repoussoir à rejeter. Modèle à imiter puisque les critères de l'égalité sont masculins (pouvoir, droits, etc), repoussoir puisque ces critères ont été exercés aux dépens de la femme (oppression patriarcale). L'égalité est revendiquée, je l'ai dit plus haut, pour le Bien (les avantages dont jouit l'homme), pas pour le Mal (la possibilité de mal user de ces avantages ni d'en assumer la charge morale négative).

Le féminisme, comme le marxisme, se prononce sur toutes sortes de sujets, ce qui est légitime. Mais pourquoi alors ne pas faire de cette idéologie à son tour un objet de discours? Pourquoi ne pas sortir d'un langage constituant et se libérer de sa vision en proposant soi-même un autre discours sur ce féminisme? Pris comme objet, l'homme aurait donc tout intérêt à entamer un discours critique, non pour rejeter la doctrine en bloc, mais pour se dégager et se définir en fonction de lui-même. Même si on comprend la difficulté de se libérer de ce qui est communément admis, l'homme a le droit de dire non à ce qui se dit de lui. C'est une étape dans la constitution de l'homme en tant que tel.

Pour le tueur : comment comprendre la violence aveugle, la rage d'un homme d'une vingtaine d'années que tout le monde avait connu comme quelqu'un sans histoire? Je suis toujours saisi chaque fois qu'un tueur sème la terreur. Après le drame, on envoie une armée de psychologues, les médias deviennent un immense défouloir où chacun a pour principal souci de prendre ses distances avec le monstre. Or, presque personne ne cherche à se glisser dans la tête du tueur. Rappelons un détail essentiel dans cet effort : comprendre n'est pas excuser, encore moins encourager. Faute de faire ce travail, on ne fait qu'exacerber de futures rages masculines infantiles.

La psyché d'un jeune garçon est faite d'héroïsme, de grandeur (il voudra être pompier, soldat, empereur, histoire de sauver d'abord sa maman, puis ensuite le genre humain dans une posture héroïque). Si cette réalité n'est pas respectée, si le père ne répond pas à cette idéalisation du fils, s'il ne la canalise et ne la liquide pas, si la mère se moque des élans chevaleresques du jeune garçon ou dénigre le père, chose fréquente, cet appel noble et généreux risque de pourrir en haine destructrice.

Plus largement, qu'est-ce que notre société offre comme idéal au jeune garçon? Pourquoi le décrochage scolaire se décline-t-il surtout au masculin? Où sont les modèles masculins à admirer pour un jeune garçon?

Pour l'homosexualité, je me limite à la masculine. Même s'il faut se féliciter des luttes et des percées dont bénéficient de nombreux gais, il est temps de sortir de la logique de lutte sociopolitique et chercher à comprendre l'homosexualité sous l'angle anthropologique. Autrement dit : l'homosexualité a-t-elle un sens autre que génétique ou politique, notamment chez l'homme? Que recherche un homme chez un autre homme? Les rituels sado-masochistes qui font intervenir un « maître » et un « esclave » ne sont-ils pas l'écho sexualisé, souvent caricatural, de l'ordination sacerdotale (où un évêque ordonne un jeune prêtre, l'introduit à un ordre supérieur) ou de l'adoubement d'un jeune chevalier par un plus vieux? En créant un troisième sexe, en faisant de l'homosexualité une autre forme d'hétérosexualité masculine, ne passe-t-on pas à côté de la question fondamentale de l'attraction intermasculine qui hante les hommes de tout temps ainsi qu'on le voit dans la guerre, l'amitié, la compétition? Ce qui m'amène à la question suivante : et s'il n'y avait ni homo- ni hétérosexuels, mais avant tout des hommes? Pourquoi les séparer selon leur objet d'appétence sexuelle et non selon leur degré de virilité? On est femme avant d'être lesbienne ou hétéro mais on est homo ou hétéro avant d'être homme. Où est le sujet masculin? Où est l'égalité?

À l'aune de nos libérations, Achille et Patrocle, héros de l'Iliade, seraient homosexuels, Montaigne et La Boétie également.

Pour conclure, je suggérerais qu'on sorte de l'appellation « homme » pour désigner le masculin en propre car, étymologiquement, le terme désigne tant monsieur que madame. Pourquoi ne pas revenir, n'en déplaise aux apôtres de la dislocation du genre et du sexe, à une caractérisation fondée sur le sexe et la fonction : *vir* (homme) et *mulier* (femme). La fonction entendue au sens archétypal et faisant référence à une transcendance sur laquelle nul n'a de contrôle, où la femme donne la vie et l'homme, la mort symbolique et la résurrection. Dans cette économie, les catégories « dominant » et opprimée », empruntées au marxisme, n'ont plus aucun sens, et une donneuse de vie peut très bien être millionnaire ou présidente, alors qu'un passeur symbolique peut être pauvre ou subalterne.